

En définitive, les sujets développés appartiennent à deux espèces différentes, qui ont entre elles des connexions multiples.

D'une part des questions de linguistique, et plus spécialement de phonétique, sont traitées avec une méthode rigoureuse, et ne laissent pas de place au doute. Il en est ainsi, par exemple, de l'étude des voyelles ibériques *e* et *ò* dans les toponymes : leur caractère ouvert est indiscutable, ainsi qu'il ressort des dérivés des adjectifs *berri* ou *gorri* en zone castillane : *Xavier, Lagüerri, ...*

D'autre part, l'auteur se lance dans des spéculations d'ethnologie préhistorique ; et là, il faut bien avouer que nous sommes sur un terrain beaucoup moins solide. Par exemple, nous lisons, en avertissement de l'article intitulé « *Sobre el substrato mediterráneo occidental* », la phrase suivante : « *No creo necesario hacer a este trabajo modificación ninguna, salvo a advertir que la identificación absoluta que hago del vasco y el ibérico la atenuo en trabajos posteriores* ». Il est difficile d'atténuer une identification : on l'affirme ou on la nie. M. R.M.P. affirmait dans l'article en question ; il nous avertit qu'il cesse d'affirmer, — et il ne saurait plus être question, en effet, après les travaux de MM. BOSCH GIMPERA et SERRA RAFOLS, de rapprocher, de près ou de loin, Ibère et Basque. Mais on voit combien cette seule petite phrase d'avertissement peut modifier la portée de l'article.

Evidemment le titre de la fort belle carte des Pyrénées jointe au premier article, « *El último reducto de los dialectos ibéricos* », appellerait rectification. Mais même si l'adjectif « *ibéricos* » était remplacé par un quelconque « *pirenaicos* » ou autre, les limites « *de una romanización tardía* » nous paraissent sujets à caution. Les toponymes d'origine basque continuent à se rencontrer abondamment le long des vallées pyrénéennes orientales ; M. M.P. doit bien citer *Illiberis*, qui était — non pas Collioure, comme il le dit, mais bien — Elne en Roussillon. Il est difficile de séparer l'Andorre, incluse dans les limites, de la Cerdagne ou, encore plus, de l'Urgell, tant leurs traits sont voisins. Et au nom d' « *Andorra* » répond celui de « *Sahorra* », beaucoup plus à l'est, dans le Conflent.

Cependant, qu'il s'agisse de faits linguistiques, marqués au sceau du romanisme le plus classique, ou d'hypothèses ethnologiques plus risquées, tout l'ouvrage se lit avec l'intérêt le plus soutenu.

Henri GUTTER.

Silvio Pellegrini. — Gli idronimi della val del Bióis. *Firenze, Olschki, 1952, in-8, 12 pages.*

Cet extrait des *Atti dell' Accademia Toscana di Scienze e Lettere « La Colombaria »* étudie les hydronymes d'une petite vallée ladine que les non-géographes auront sans doute de la peine à situer avec les seuls repères fournis par l'auteur. Je crois que deux cartes eussent été bienvenues, l'une à petite échelle, pour placer la zone entre le Po et les Alpes, l'autre à grande échelle, permettant de se faire une idée précise des lieux. La *val del Bióis* est exactement au nord de Padoue, à une latitude intermédiaire entre celles de Trente et de Bolzen ; elle a tout juste seize kilomètres de long, et son agglomération la plus importante est Falcade.

Une vingtaine d'hydronymes différents ont été recueillis, certains étant répétés comme *rif* ou *aqua*. Leurs étymologies sont quelquefois évidentes, comme *rif* < *riu* ou *aqua* < *aqua* ; d'autres fois, elles ont

donné matière à discussion, et la solution adoptée par M. S.P. ne nous semble pas toujours probable. Peut-on faire dériver *Foc* de **fodica* ? ou *Liera* de *lepore* ? Il y a difficulté phonétique. Et dans le dernier mot cité, comment ne pas songer à un rapprochement avec les nombreux hydronymes du type « *Loire, Liré, etc...* » ?

Il est intéressant d'effectuer ainsi des recensements locaux, dont la somme permet de s'élever à des vues d'ensemble toujours fécondes.

Henri GUTTER.

Jean Séguy. — Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées Centrales. *Barcelona, Monografias del Instituto de Estudios Pirenaicos, 1953, in-8°, 144 pages.*

La préparation de cet important ouvrage suppose une double culture, linguistique et botanique à la fois ; et son intérêt scientifique pourrait n'être pas négligeable, puisqu'il ne semble pas exister de flore complète des Pyrénées Centrales. Evidemment un travail proprement botanique serait peut-être plus rigoureux, en ce sens qu'il ne se contenterait jamais du nom de genre sans y joindre celui de l'espèce, comme *Anemone (alpina ? nemorosa ?...)* ; *Malva (rotundifolia ? silvestris ?...)*, etc., qu'il ne tolérerait aucune déformation des noms latins employés (cf. *Eureca* pour *ErUCA*, p. 30), et n'omettrait jamais ce nom latin (cf. *chou-fleur*, p. 30). Mais l'auteur ne veut viser que des fins linguistiques, et, dès lors, la rigueur botanique ne peut être exigée que dans la mesure où son défaut nuirait au but poursuivi.

Un plan-table nous donne une idée rapide de l'économie de ce livre. Tout d'abord une carte d'ensemble de la zone étudiée, à une échelle — non indiquée — de l'ordre de 1/800.000, et seize cartes linguistiques plus petites, à une échelle sensiblement moitié. Cette échelle très réduite s'explique par le fait que le nombre des points d'enquête n'est que de trente-trois sur une aire relativement très grande : de l'est à l'ouest, la distance des points 1 à 33 est de cent vingt kilomètres ; du nord au sud, celle des points 6 à 7, de cinquante kilomètres, soit une densité moyenne d'un point par deux cent soixante-dix kilomètres carrés. Il faut donc envisager qu'il s'agit d'une série de sondages, plutôt que d'une étude géographique continue.

Vient ensuite une copieuse bibliographie de près de cent soixante titres ; peut-être l'auteur aurait-il tiré profit d'un ouvrage que je n'ai pas aperçu dans cette liste : Catalogue raisonné de la flore des Pyrénées Orientales, par Gaston GAUTHIER, 1898, Paris, Klincksiek ; la flore des Pyrénées Centrales doit avoir vraisemblablement plus d'analogies avec celle des Pyrénées Orientales qu'avec celle de la Normandie, qui figure à la bibliographie. La Botanique Catalane Pratique de CONILL, est moins complète ; elle fournit des étymologies qui sont le plus souvent d'une fantaisie échevelée.

L'introduction rappelle un certain nombre de travaux antérieurs portant sur des études linguistiques de zoologie ou de botanique, et définit les buts proposés : d'une part, relever et étudier les noms de plantes ; d'autre part, rechercher par quel mécanisme les noms sont donnés aux plantes ; l'auteur caractérise ces deux genres de recherches par les qualificatifs de « *philologique* » et de « *linguistique* ».

La valeur des points d'enquête, dont nous donnions plus haut la densité, est extrêmement variable. A côté de villages ayant fourni plusieurs témoins oraux, nous en voyons d'autres tels que :

« Gèdre : Enquête par correspondance auprès du maire, botaniste, pour compléter certaines lacunes de Gavarnie. »

« Asté : Quelques termes fournis par un prêtre, botaniste distingué (correspondance). »

« Bagnères-de-Bigorre : Botaniste très âgé : a su beaucoup de choses, mais facultés déclinantes. Presque rien. »

« Gistain : Il s'agit d'un berger originaire de cette localité rencontré au port de Pierrefite, le 27 juin 1946. M'a fourni *in situ* quelques termes aragonais précieux. Réactions curieuses, mais carences analogues à celles des Français. »

« Fabian : Un berger et un vieillard, sans compétence. »

« Ferrère : 80 ans, h. ; cultivateur, très faible. », etc...

Le nombre des points, où ont été menées des enquêtes méthodiques satisfaisantes, ne semble pas excéder une quinzaine. Ce peut être suffisant, dans quelques cas, mais on court le risque général que ce ne le soit point. Je m'explique. Ayant mené une petite enquête linguistique sur les Pyrénées Orientales, j'ai, bien entendu, recueilli des données relatives à un certain nombre de plantes. La densité des points d'enquête est dix fois plus grande que celle de M. J.S. J'ai pu constater qu'une plante comme le « chiendent », dans laquelle le citadin moyen ne verrait qu'« une herbe », est admirablement connue, et nommée avec une quasi-uniformité désespérante — pour le cartographe —, et qu'au contraire, une plante comme le « coquelicot », si bien caractérisée pour le citadin, n'est désignée qu'après hésitations et recherches, et avec une variété de noms dont on a peine à se faire idée. Il est certain que, dans le premier cas, les trente-trois points de M. J.S. sont bien suffisants ; mais, dans le second cas, on risque de laisser passer un nombre important de formes, à travers des mailles trop larges.

La première partie est une présentation de l'état des formes relevées. Les plantes sont passées en revue dans l'ordre de la classification botanique, et, pour chacune d'elles, les diverses dénominations apparaissent dans l'ordre géographique, ce qui favorise souvent le groupement des formes de même base.

La deuxième partie étudie les problèmes phonétiques posés par les noms de plantes. Les explications sont généralement ingénieuses, mais pas toujours absolument convaincantes. Prenons quelques exemples.

D'abord le cas de *jumbert-jimbert*. Le point de départ est certainement *loliu viride*, en dépit de la difficulté sémantique qu'il y a à rapprocher le persil de l'ivraie. En catalan commun, le nom du persil est *julivert*, et celui de l'ivraie, *jull*. Remarquons que les choses ne sont cependant pas simples ; *loliu* donne régulièrement *lull* (le nom même du célèbre polygraphe médiéval), et c'est une dissimilation régressive qui l'a amené à *jull* ; d'autre part, le *ll* implosif a subi un procès analytique qui l'a ramené à *li* dans le mot *julivert*. Est-ce l'influence de la chuintante, comme le veut l'auteur, qui a palatalisé le *u* initial ? Le mot correspondant du roussillonnais est *givert* : admettons-nous aussi que le *j* initial a amené le *u* jusqu'à *i* ? C'est d'autant plus difficile, que le même *j* initial n'est pas capable d'empêcher une transformation inverse par métaphonie : *genuculu* est représenté par *junoll* sur une aire considérable. Il semble donc que l'agent palatalisant serait plutôt le *i* de la deuxième syllabe de *julivert*, mot toujours attesté sur une partie du domaine, et qui a servi de base générale aux formes existantes. Quant à l'*m*, M. J.S. reconnaît la difficulté qu'il y a à la faire provenir de là dési-

nence casuelle. Il conclut qu'« il doit y avoir en réalité hybridation par un terme obscur ». Nous nous demandons s'il ne s'est pas produit le passage, si fréquent, de *l* à *n* (*julibert* > *juniberti*), suivi de la chute de la contre-finale et de l'assimilation de point d'articulation par le *b*. Ce passage peut s'expliquer, soit par une assimilation d'aperture par les spirantes *j* et *b*, soit par une dissimilation par le *r*.

Dé même, à propos de l'induction par les spirantes palatales, il est certain que des formes comme *yembre* ou poit. *genèvre* conduisent à postuler une « base *geniperu* », face au classique *iuniperu* ; mais devant des formes comme *jimbre* ou cat. *ginebre*, pourquoi ne pas postuler une base *giniperu*, dans laquelle aurait joué une dissimilation régressive *e-e* ? Ainsi s'expliquent des formes catalanes comme *finestra*, *ivent*, etc..., où il n'y a pas possibilité d'induction par une chuintante initiale.

J'avoue comprendre très mal (§ 347) que « le même mouvement » qui « fait passer *é* à *a* », « semble entraîner *u* vers *ü* ». Dans le premier cas, il s'agit d'un recul du point d'articulation ; dans le second, d'une palatalisation : c'est exactement l'inverse.

Les alternances entre occlusives sonores sont des phénomènes fréquents (cf. PIDAL, *Gram. Hist.* 72) qui n'exigent pas d'être expliqués au moyen d'une induction par *u*. *Gamo* s'est développé en face de *daim*, sans que la voyelle suivante soit vélaire.

Les diphtongues se réduisent plus volontiers lorsqu'elles ne portent pas l'accent ; ce rôle de l'accent est à souligner dans *lèvrédos*, *migròs*, etc.

La chute de *b* intervocalique de **sabucu* n'est pas obligatoire ; des formes avec et sans *b*, sont attestées à toutes les époques aussi bien du castillan que du catalan, du gascon ou de l'occitan. En Roussillon, Vallespir, Cerdagne et Ampourdan, une vaste zone ne connaît que les formes avec *b*. Au nord, le languedocien préfère les formes sans *b*, qui s'introduisent dans le Capcir et le Conflent. En tout cas, je n'ai relevé moi non plus aucun « *v* transitoire » susceptible de « reculer vers *b* ». Je n'ai trouvé qu'une forme *sariuh* (sur quatre cents enquêtes), dans le Pays de Foix, à rapprocher de *salùkè*, cité par M. J.S.

Nous limitons volontairement ces remarques, qui pourraient se développer à l'infini, et nous arrivons à la troisième partie, relative à l'origine et à la formation des termes.

L'auteur rassemble d'abord un certain nombre d'observations indiscutables sur les lois générales de la nomination des plantes. Puis il passe en revue le matériel suffixal. Il y aurait là matière à controverses, malheureusement trop longues. — Peut-on dériver *rumèk* de **rumice*, et *simèk* de *cimice* ? Voilà un singulier traitement de *k+e, i*. — Le diminutif en *-iccu* ne me paraît ni pan-espagnol, ni pan-occitan ; je le crois essentiellement pyrénéen, avec une faveur particulière en Aragon, et des emplois assez fréquents en gascon et en catalan (Anthronon. : *Bonic*, *Boniquet*, *Peric*, *Monic*, *Ponsic*, etc...). — Je ne vois pas comment *bès* pourrait descendre de *bethu* (§ 454) : *cattu* a donné *gat*, aussi bien en gascon qu'en occitan ou en catalan.

Une première section traite des formations primaires, et, d'abord, du fonds fixe et traditionnel, pré-latin ou latin. Nous devons noter la prise de position très catégorique de l'auteur contre les étymologies basques ; il attaque fréquemment ROHLFS, et estime que BOUZET « montre l'in vraisemblance d'un recul supposé de cette langue hors des positions inexpugnables qu'auraient constitué les réduits des Pyrénées centrales ». Or il est un fait bien attesté par la toponymie, entre autres : c'est que le basque s'est étendu jusqu'aux Pyrénées orientales ; dès lors, il serait bien extra-ordinaire que les Pyrénées centrales fussent restées en dehors.

Sur des points de détail, cette hostilité continue à se manifester. Par exemple, à propos de *tuya* (ajonc) : « Aucune correspondance avec le basque : BOURCIEZ (*R.L.R.*, LXVII, 547) a démontré l'in vraisemblance de la métathèse *otea* > *toia* proposée par ROHLFS. » Or, BOURCIEZ se contente de dire « *otea* deviendrait *otya* puis *toja* par métathèse, étant donné que la métathèse de consonne est tout à fait courante. Mais la métathèse obéit à des principes plus rigoureux, comme le reconnaît d'ailleurs M. R. ... ». Il s'agit d'un doute et non d'une démonstration. Il semble d'ailleurs que ce soit à cette même origine, qui n'a rien de commun avec *taxus* > cat. *teix*, qu'il faille rattacher les toponymes catalans, Thuir, Thuès, etc...

A propos encore de *gabarra* (arbuste épineux) : « ROHLFS ... y voit des continuateurs évidents du basque *g-*, *kaparra* (ronce) (Azkué). Comme ces mots s'étendent non seulement à toute l'Espagne du N. et à la Gascogne, mais encore à une grande partie du Languedoc, il est d'abord invraisemblable qu'ils aient été empruntés au basque. » Suit une argumentation basée sur le *p* de la forme *Kaparra* d'Azkué ; mais LHANDÉ donne *Kabarre*. (En certaines positions intérieures, les Pyrénées confondent en un phonème unique *p* et *b* ; me suis-je fait assez plaisanter parce que je prononce de façon identique les groupes intérieurs de *table* et de *peuple*, de *double* et de *triple*, etc...).

Relèverons-nous l'ostracisme dont est frappé « ibérique, ce terme nous paraissant dépourvu de sens » ? L'ibérique a dû être parlé par les Ibères, peuple chamitique, sur le domaine qu'ils ont occupé, c'est-à-dire le versant méditerranéen de la péninsule, en exceptant le voisinage immédiat des Pyrénées (cf. travaux de BOSCH-GIMPERA). C'est donc quelque chose de bien défini ; ce qui l'est moins bien, ce sont ses survivances dans les parlars actuels.

Certaines explications sont obscures : « si l'on prend pour point de départ... *abanione* et métathèse... *anabione*, on rend bien compte de ... cat. *nadius* ». J'avoue ne pas saisir. A partir de *anabione*, j'attendrais cat. *anajó* (avec aphérèse de l'initiale à la rigueur) : nous sommes loin de compte. Au pluriel on aurait *anajons* ou *najons*.

L'emploi de *blat* pour désigner la céréale dominante n'est pas spécial au gascon ; le catalan fait de même. En Cerdagne, *blat* désigne le seigle, et le blé est désigné par les termes d'*espriu* ou de *forment*.

Comment *jémbre*, avec accent tonique sur le premier *é*, peut-il être « déduit de **jeniperariu* », où le suffixe est tonique ?

Clop, « peuplier » n'est pas une forme catalane normale. Le dérivé régulier de *populus* est *poll*. À côté de cela, il existe un emprunt espagnol, catalanisé par suppression de la voyelle finale, *xop*, provenant de *chopo* < **ploppu*, qui est un mot de l'ouest péninsulaire. *Clop* pourrait bien être une hypercorrection de *xop* à une époque où les relations politiques catalano-portugaises furent étroites, par comparaison avec des couples tels que *clamar-chamar*.

Vient ensuite les emprunts, une plante étant dotée du nom qu'elle possède déjà dans une autre langue. Est-ce à **capitittu* que l'on doit rattacher *kaddèt*, et non plutôt à **capitellu* ? Le catalan emploie *cabdell* avec des fonctions si variées, que je pencherais pour la seconde hypothèse ; *Capdet* ne se trouve que comme nom propre, très vraisemblablement chez les descendants d'immigrés gascons.

Je ne vois pas en catalan un dérivé de *salix*, qui « restreint au gasc. et au cat. repose sur un *salica* d'origine purement graphique » ; les deux formes catalanes, caractérisant deux espèces différentes de saule, sont accentuées toutes deux sur le *a* : *sàlic* et *salze*.

A propos du nom du maïs, *blat de mòru*, M. J.S. nous dit : « cette formation est, en France, strictement localisée aux Pyrénées gascones ». Je puis lui affirmer qu'elle s'étend aussi aux Pyrénées catalanes, en Cerdagne (haute vallée du Sègre), en Vallespir (haute vallée du Tech), jusqu'au Boulou et à l'Albère inclus, et sur la côte de Collioure à Cerbère. Le Conflent et la majeure partie du Roussillon préfèrent *blat d'India* ; *mill* apparaît dans le Capcir et le nord du Roussillon.

Il ne semble pas qu'Argelès — tout au moins celui des Pyrénées orientales — doive être mis en rapport avec *argelaga* - *argelac*. En effet, en remontant vers les formes médiévales du toponyme, on trouve *Argilers* et *locus de Argilleris* ; le mot est donc à mettre en relation avec l'argile et les potiers, et non avec l'ajonc. La région d'Argelès serait d'ailleurs beaucoup trop humide pour que *ulex parviflorus* ou *genista scorpius* eussent pu s'y développer.

Il est surprenant de voir classer *aspik* - *espik* (lavande) parmi les emprunts français. En français le mot ne peut être au contraire qu'un emprunt méridional. Comparer avec le catalan *espigol*. Le développement de *a* au lieu de *e* peut être dû à l'influence catalane, avec mauvaise compréhension de la voyelle neutre ; le cas est fréquent dans le languedocien frontalier.

De même pour la pomme de terre. « Quelle que soit l'origine du mot *truffe*, il est à peu près certain qu'il a été apporté dans les Pyrénées par la voie du français. » Mais tout le catalan pyrénéen dit *trumsja* (ou *trufa* en Roussillon, Conflent et Vallespir), à l'exception de quelques enclaves réduites de *patata* (Ripollès) ou *patana* (Basses Albères et Basses Corbières).

La deuxième section traite des formations secondaires, précisant d'abord les procédés de création (métaphores, description, diacritisme par adjectifs neutralisés, suffixation neutralisée, confusion), puis montrant comment ces procédés ont pu être appliqués aux divers caractères de diagnose (forme des feuilles, fruits, fleurs, racines, tiges, suc, port, saveur, odeur, toucher, usage médicinal, propriétés vénéneuses, habitat, etc.). Les explications sont toujours ingénieuses, mais la part de l'hypothèse y est très grande : cf. § 631 : « Alors se développe *p. Festuc. ov.* une création descriptive spontanée *yérba fino*, etc... ».

Une question de principe se pose lorsque M. J.S. déclare § 646 : « Nous rappellerons que notre étude se fonde, non sur des aires linguistiques dont la prétendue fixité serait un leurre, mais sur l'observation de faits individuels : notre travail a pour objet moins le langage que la parole ». Comment, dans ces conditions, serait-il possible d'atteindre le premier but fixé : « dresser le lexique des noms désignant actuellement les plantes dans l'aire gasconne des Pyrénées... » ? Les faits individuels n'ont d'intérêt, de ce point de vue, que si l'on peut en induire des faits généraux ; au fond, la réaction d'un sujet parlant, pressé de nommer une plante dont il ignore le nom, intéresse le psychologue plus que le philologue.

Il est impossible de discuter, même sommairement, les points de détail, tellement la matière est abondante. Et cependant l'intérêt en serait grand. — Les haricots sont-ils appelés *munyètos* pour évoquer des « nonnains blanches dans un cloître » ? J'avais toujours entendu dire chez nous que c'était à cause de leur gousse en forme de capuchon (cf. le jeu « du père capucin » avec une gousse de fèves). — Parmi les couleurs des fleurs, « le jaune provoque une impulsion très vive, qui parfois même prime celle de la forme », pour deux raisons que l'auteur ne donne pas : 1) les fleurs de couleur jaune sont de loin les plus nom-

breuses ; 2) la rétine humaine a son maximum de sensibilité dans le jaune. Ce sont là deux conséquences du fait que la radiation solaire qui transporte le maximum d'énergie se situe dans le jaune.

Les conclusions rassemblent les grandes lois que l'auteur a pu dégager : économie du matériel lexical, phonétique particulière des noms de plantes, importance de l'emprunt, décadence de l'imagination populaire, importance relative des caractères de diagnose dans les formations secondaires, et rôle prépondérant du caractère forme. Ces diverses données sont chiffrées et affectées de pourcentages : l'arithmétique est parfois un peu brutale, mais elle constitue un moyen commode d'y voir clair, et de dégager les grands phénomènes.

Enfin, trente pages sont réservées à un index des formes recueillies dans le domaine ; seize pages, à un index des formes citées ; dix pages à un index des plantes avec leur nom scientifique ou leur nom français. Il va sans dire que ces index rendent particulièrement aisée la consultation du volume.

Il faut donc distinguer entre la part d'hypothèse et de théorie, discutable — et discutée par nous —, par exemple lorsqu'elle part en guerre contre les idées de ROHLFS, qui demeure le grand maître des études gasconnes, et la part de matériel solide et de romanisme rigoureux, apportant une contribution de premier ordre aux études pyrénéennes. Cet ouvrage résout de nombreux problèmes, et en pose de bien plus nombreux encore : c'est dire tout l'intérêt qu'il présente.

Henri GUTER.

G. Pognard. — Le parler « franco-provençal » d'Aiript, commune de Romans, canton de Saint-Maixent, Deux-Sèvres. (Chez l'Auteur : *Inspection académique de La Rochelle*) 1952, in-8°, XIV-265 pp. et une carte.

Cette excellente « contribution à l'étude des dialectes poitevins » est le type parfait des études dialectologiques en honneur aujourd'hui : tout y est : phonétique descriptive, morphologie, syntaxe, lexique copieux surtout (les trois quarts de l'ouvrage) ; exposé avec une probité scrupuleuse. Mais Aiript n'est qu'un point en France et même dans le franco-provençal ; à cette cadence de recherches, les formes authentiques des patois auront disparu avant qu'on ait pu tirer des conclusions instructives non pas sur la manière de dire tel ou tel mot obscur dans tel ou tel secteur, mais sur la romanisation et les progrès du français. Les grandes lignes pourtant de ces étapes commencent à se découvrir ; mais la plupart de nos dialectologues semblent indifférents à ces questions ; ils entassent fiches et dessins sans l'ombre d'une idée directrice : par travail de mécanique enregistreuse.

Il faudrait plutôt prendre tel fait de phonétique ou de morphologie et en suivre le cheminement dans des zones très vastes ou toute la France. M. Pognard a bien vu et marqué les limites de son travail : « il doit être entendu que nous n'avons pas voulu tenter d'apporter une réponse à une question qui sera toujours aussi difficile que celle des origines du franco-provençal de l'Est. Notre dessein a été tout simplement de reproduire fidèlement notre parler ». Heureusement, il nous annonce qu'il va étendre son champ d'investigation : nous nous en réjouissons et nous souhaitons qu'il puisse élargir ses conclusions.

En terminant, je lui signale que le chanoine FALC'HUN, professeur à l'Université de Rennes a publié une thèse de dialectologie : on ne peut pas ignorer sa méthode.

Y. LE HIR.

Lennart Breitholtz. — Le théâtre historique en France jusqu'à la Révolution. *Uppsala Universitets Arsskrift*, 1952 : 12, 394 pages. - *Uppsala, A.B. Lundequistska Bokhandeln et Wiesbaden, Otto Harrassowitz.*

Depuis une trentaine d'années, nous pouvons constater — sans doute comme un signe de l'inquiétude des temps — une croissance d'intérêt pour les questions d'histoire dans divers domaines de la littérature, et, plus particulièrement, dans celui du théâtre. Le livre de M. Breitholtz nous intéresse donc, tout d'abord, par son actualité, dans la mesure où il éclaire les origines d'une tendance dramatique à laquelle nous devons quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus brillants de notre répertoire national. L'étude qu'il nous offre, appuyée sur une documentation abondante et à peu près sans défaut, du théâtre historique, dans notre pays, depuis les Mystères jusqu'à l'époque révolutionnaire, sera désormais d'une importance certaine, pour quiconque voudra retracer les annales de la scène française. Initiatives d'auteurs, mouvements d'opinion, exigences et réactions du public, tout est fort bien mis en lumière, et nous trouvons dans cette minutieuse enquête de quoi alimenter notre curiosité touchant certaines œuvres ou certaines périodes généralement assez mal connues. On lira notamment avec profit le chapitre IV (l'Histoire et le Théâtre Sérieux) et le chapitre VI (l'Histoire et les genres comiques). Mais le livre entier abonde en renseignements utiles, il mérite de figurer dans la bibliothèque de tout amateur de théâtre, et je me plais, une fois de plus, à souligner, à son propos, l'intelligente contribution que la vieille et toujours vivace Université d'Uppsala n'a jamais cessé d'apporter aux études françaises.

B. A. TALADOIRE.

A. van Gennep. — Manuel de Folklore français contemporain. Tome premier, VI : Les Cérémonies périodiques cycliques et saisonnières, 4, Paris 1953, xxiv-309 p. in-8.

Ce livre — relativement court — termine les quatre volumes que M. van Gennep a consacrés dans son manuel de Folklore aux cérémonies périodiques (pour l'ensemble de l'ouvrage cf. *R.L.R.*, 68 p. 473 ; 69, pp. 184 et 354 ; 70, pp. 73 et 308 ; 71, p. 220). Ce sont les cérémonies agricoles et pastorales de l'automne qui sont ici en jeu, Et naturellement une région de la France est avant toutes autres favorisée, la vaste zone viticole. A vrai dire le soin des vignobles ne donne pas lieu à des pratiques aussi marquées que la protection des moissons. Le fait demeure inexplicable. Toutefois les vigneronns usent de certains procédés — d'ordre magique — pour s'assurer une récolte abondante. Ce qu'il y a ici de plus notable c'est le culte des saints, protecteurs de la vigne, et avant tout le culte de Saint Vincent. Ce diacre de Saragosse, célébré en vers latins par Prudence, est devenu populaire sept siècles après son